



PROCHE

ENTRETIEN AVEC GRÉGOIRE KORGANOW

Votre exposition, *Proche*, joue des différentes significations de ce mot.

Proximité de différentes personnes photographiées après leur visite en prison à quelqu'un de la famille ou un ami ; proximité de l'environnement urbain – ces *no man's lands* à plusieurs dizaines de mètres des lieux carcéraux ; proximité de la parole des prisonniers avec plusieurs vidéos d'anonymes lisant leurs lettres. Pour photographier ces portraits, ces « zones » et filmer ces lectures, quelle a été votre immersion en prison ?

Grégoire Korganow : La première fois que j'ai travaillé sur la prison, c'était pour une commande photographique pour un film documentaire de Stéphane Mercurio. J'ai photographié le quotidien des femmes de prisonniers : les repas, le coucher de l'enfant, les gestes courants. Ensuite, Christian Lacroix, alors directeur artistique aux Rencontres d'Arles, m'a proposé d'exposer mon travail sur la mode... en me demandant s'il existait d'autres séries. Je lui ai montré ces portraits de femmes, travail fort différent de ce pour quoi j'étais reconnu. Et finalement ces tirages ont fait l'objet d'une exposition et bénéficié d'une reconnaissance immédiate. C'était en 2007 et depuis la prison ne m'a plus quitté... quoiqu'en terminant la première série, je pensais ne jamais y retourner.

Quelles sont les raisons de votre intérêt pour l'univers carcéral ?

La prison m'a rencontré ; je peux le dire ainsi. Elle concentre à elle seule un lien puissant et singulier aux corps, à la violence comme à la peur et à toutes sortes de rapports de force ; également aux communautés masculines, sujet qui m'intéresse et que je développe tout autrement dans la série *Père et fils*. Il ne faut pas s'y tromper : je n'éprouve aucun sentiment de sécurité en prison ! Tout y est sous tension, et cette tension ne connaît jamais de pause. Réaliser des séries photographiques dans cet espace si différent est un défi personnel, le désir de dompter cette réalité sans tomber dans quelque démagogie que ce soit. J'y vais à chaque fois avec un vrai désir de précision, et c'est cette précision qui a guidé le travail dès le début.

Vos portraits ne relèvent d'aucune frontalité. Ils témoignent d'une approche sensible et même pudique de ces « visiteurs » de prisonniers. Dans quel état d'esprit les réalisez-vous ?

Il existe différentes manières de photographier la prison ou en prison. Ma manière de faire relève plutôt d'une position sur le pas de la porte, la pointe des pieds... Libéraire de nature, je refuse l'exercice du pouvoir. Photographier en est un. Comment détourner ce pouvoir propre à l'acte photographique ? En laissant la possibilité au « sujet » de s'échapper. Je crée toujours des « dispositifs contenant » ; je *protocole* et donc réfléchis toujours en amont à la façon dont je vais aborder les gens. Ma photographie est d'une forme très classique. Je viens des arts appliqués ; j'ai grandi avec l'attrait du beau. De fait, mes dispositifs ne sont pas contraignants. Je photographie avec plus d'humilité même que de pudeur. La photographie, c'est de la création, donc une tension vers quelque chose. Pas une affirmation.

Ces portraits (série *L'instant d'après*), comme les zones au dehors des prisons (série *Périphéries*), relèvent d'une forme de délicatesse, de suspens, de vibration et même de torsion dans la manière de se tenir avec une distance touchante. Pas « d'assaut » du sujet, de crudité. Pourriez-vous revenir sur vos protocoles de travail ?

Il suffit de regarder ces frères, sœurs, mères, compagnes, amis dans la série *L'instant d'après*, pour éprouver cette torsion, cet entre-deux, ce moment de suspension. Souvent je fais une marque au sol et je demande aux personnes de ne pas en sortir. Chaque visiteur en sortant du parloir est dans une sorte de tension. Les photographier avec un éclairage choisi, c'est essayer de m'émanciper de l'instant décisif prôné par la photographie humaniste, pour le choix d'un temps long, un temps suspendu où quelque chose peut se passer. L'action n'est plus dans l'image, elle est dans la trace, dans l'empreinte. Également dans une forme d'attente, de vibration...

Mes protocoles, si simples soient-ils, sont exigeants car, en sortant du parloir, ces visiteurs sont dans une grande agitation physique, comme les danseurs que je photographie après une représentation ! Le fait de les « figer », de les recentrer, de les remettre dans leurs corps va révéler une légère torsion d'une main, une tête un peu penchée. Le corps nous renseigne beaucoup, et notre émotion naît de ces petites « accroches »...

La troisième partie de votre exposition se lie aux deux premières par une question envoyée à des prisonniers : « De quoi rêvez-vous ? » Intitulée *Mon rêve familial*, elle se décline par l'exposition d'une sélection de lettres reçues et des vidéos d'anonymes lisant certaines de ces lettres très émouvantes...

J'essaie, à chaque exposition de mon travail, de partir du matériel brut collecté, de l'organiser puis de créer une forme qui le révèle. Quand j'ai découvert ces lettres, j'ai été bouleversé par leur richesse, leurs qualités littéraires. Il fallait un dispositif à la hauteur pour les partager. Au même moment, il y a eu le mouvement des Gilets jaunes. Par les réseaux sociaux, j'ai proposé à des anonymes de venir lire ces lettres. Les gens avaient besoin de prendre la parole. J'ai installé un studio à Paris dans le XVI^e arrondissement, non loin des Champs-Élysées... J'ai dû opérer une sélection vu le nombre de volontaires venus de toute la France. Pendant six jours, cent vingt personnes étaient là. Elles étaient face à trois caméras, avec une marque au sol, la consigne de ne pas bouger. Au dernier instant, je leur donnais une lettre. C'était une période sourde. Permettre à une voix d'être porte-parole d'une autre voix plus malheureuse, plus seule que la sienne, a eu un écho réparateur pour beaucoup.

Par ces dispositifs et ce désir de partage, votre travail ne relève-t-il pas d'une éthique ?

Étant d'une pensée libertaire, ce n'est pas tant une éthique, ou son désir, qu'une certitude que j'éprouve : le vivre-ensemble passe par une forte conscience de soi. Elle seule permet ou peut permettre d'être en lien avec l'autre. Dans ce que je réalise, photographies ou vidéos, j'offre à mes « sujets » la possibilité d'affirmer une conscience d'eux-mêmes. Mon désir est de les inclure dans une histoire collective. Pour ceux qui sont le plus en difficulté, je suis sensible à la possibilité de les aider à trouver leur place dans notre société. Beaucoup d'entre nous ne sont pas entendus, pas considérés, pas respectés. Comme artiste, j'essaie de remettre les gens à l'intérieur d'eux-mêmes, dans leur corps, mais en les propulsant dans ce récit collectif. Quant au public, je serais heureux que cette exposition lui permette de faire un pas de côté, de changer de point de vue, sinon de le déplacer. Mon rôle n'est pas d'éveiller les consciences mais, au-delà de photographier et filmer, il s'agit d'inviter à s'interroger, non pour savoir si la prison est nécessaire ou pas, mais plutôt pour se demander ce qu'elle dit de nous-mêmes – le fait de laisser des gens disparaître derrière les murs, mourir d'ennui et subir une violence physique et émotionnelle. Car la plupart n'ont pas d'autre avenir que l'incarcération. Qu'est-ce que cela dit de nous, individuellement, collectivement ? Cette exposition propose aux gens d'aller vers cette interrogation, en accordant une place essentielle à l'émotion.

Exposer lors du Festival d'Avignon, c'est également aller à la rencontre d'un autre type de spectateurs. En ce sens, la scénographie de *Proche* a les caractéristiques d'une exposition-spectacle...

Pour tout avouer, je viens chaque année au Festival d'Avignon ; j'aime cette diversité de spectacles et d'artistes. Exposer ici, c'est donner une dimension « spectacle vivant » à un travail photographique et vidéo. Cela me permet d'imaginer un parcours pour le festivalier, à travers différentes séquences, autant de strates émotionnelles qui créent un voyage singulier à la rencontre d'espaces, de visages, d'écrits... Dans la scénographie conçue avec Bernard Bréchet, le spectateur sera immergé dans un environnement sonore où les sons de la prison se mélangent à ceux de la nature. Il pourra éprouver par ces portraits d'individus inconnus, ces visiteurs sortant du parloir, la « remontée » d'une image invisible, plus profonde, subliminale en quelque sorte : celle des prisonniers et prisonnières. Nous avons veillé à réaliser un dispositif que nous espérons à la fois sensoriel et contemplatif. Il prend toute sa dimension à l'église des Célestins.

Propos recueillis par Marc Blanchet en février 2021